

BAIN RETARDÉ



Bonne dame. — Pauvre enfant ! Tu ne vas pas donner cours à une envie de suicide, j'espère. Je te surveille depuis quelques instants.
Guste. — Je le savais et c'est ce qui m'a empêché de me déshabiller.

LE VENT

*Il fait grand vent, le ciel roule de grosses voûtes,
Des grunts de vapeur y semblent se poursuivre,
Les feuilles mortes fuient avec un bruit de cuivre,
On ne sait quel troupeau hurle à travers les bois.*

*Et je ferme les yeux, et j'évoute. Or je crois
Que l'épée combat qui unit et jour se livre :
Cris de ceux qu'on enchaîne et de ceux qu'on délire,
Rumeur de libellé, son du bronze des rois...*

*Mais je laisse aujourd'hui le grand vent de l'histoire
Secouer l'écheveau confus de ma mémoire
Sans qu'il éveille en moi des regrets ni des rous,*

*Comme je laisse errer cette vaine tempête
Qui passe furieuse en flagellant ma tête
Et ne peut rien sur moi qu'agiter mes cheveux.*

SULLY PRUDHOMME.

LE NEZ DE GASTON

Le nez du petit Gaston Protat passait à juste titre pour la merveille de la famille. Ses lignes étaient pures, ses proportions harmonieuses, ses arêtes précises et son modèle délicat. Il semblait avoir été taillé avec amour par un sculpteur de génie dans une pâte fine et tendre.

La grand-mère Protat, qui avait peint l'éventail dans sa jeunesse et qui rendait des arrêts sans appel en matière d'art, déclarait : "Gaston a le nez grec."

Et, vraiment, un observateur désintéressé eût été tenté de croire que le jeune Gaston avait emprunté cette ressemblance à quelques héros de Salamine ou de Marathon. Car il ne la tenait certainement pas de ses ascendants directs.

Chez les Protats, le nez sans grand relief coulait, long et morne, comme une goutte de suif sur les parois d'une chandelle. Dans la famille de Mme Protat, née Tantôt, le nez était rond de toutes parts, gras, luisant, d'apparence spongieuse et truffé de tannes.

Et pourtant, ô miracle d'orgueil et d'aveuglement, les Protats comme les Tantôts reconnaissaient dans le nez de Gaston le signe de leur race !

Entre gens du même sang, ils se félicitaient d'avoir abouti à ce chef-d'œuvre. La grand-mère Protat, l'artiste, pinçait entre deux doigts l'extrémité de son vieux nez triste : "... Deux gouttes d'eau," disait-elle. Et les oncles, les tantes approuvaient l'aïeule en hochant gravement le morne appendice de famille. A l'autre bout de la ville, les Tantôts assemblés appuyaient l'index sur leur informe lobe nasal et, plus libres dans leur langage : "C'est tout craché," disaient-ils.

Mais jamais un Protat ne se vantait devant un Tantôt de ce merveilleux atavisme. Les Tantôts imitaient devant les Protats cette sage réserve. A quoi bon provoquer, par de l'orgueil, une humiliation inutile ? L'avare se vante-t-il de posséder un trésor ?

Mais successivement tous les Tantôts, puis tous les Protats, muets, narquois, venaient recroquer maître leurs propres traits dans le visage du petit Gaston et le considéraient avec cet air indulgent, fier, souriant et satisfait que tous les mortels prennent devant leur miroir.

L'enfant grandit. Mais son nez grandit plus vite que lui. La nature, fatiguée de créer toujours les mêmes êtres et les mêmes mondes, s'amusa : d'une miniature, elle fit une caricature.

Sur la ligne pure du nez de Gaston, à la hauteur des yeux, un os dur poussa, où la peau blanche menaçait de se rompre. La pointe, jalouse des libertés que prenait ce sommet, se redressa provocante. La narine, vexée, s'allongea.

Et l'ensemble grandissait, grandissait, tandis que les caprices de la croissance laissaient encore à l'adolescent une lèvre imberbe, des joues creuses, un front fuyant, un menton indécis.

Ce visage étriqué donnait du relief au nez de Gaston, comme les culottes et les manches toujours trop courtes du pauvre garçon rondaient plus frappant l'allongement de ses pieds et de ses mains.

En un an, la transformation fut complète. Dans la rue, on continua de se retourner au passage de Gaston. Mais sa laideur força l'attention, comme jadis sa beauté.

Il fallut presque la voix du sang pour la reconnaître sans hésitation. Hélas ! cette voix même fut impitoyable. Après quelques mois de muette stupeur, Protats et Tantôts clamèrent ensemble leur sentiment : "Ce nez-là n'est pas à nous !" Et : "C'est celui des Protats !" ajoutèrent les Tantôts. "C'est celui des Tantôts," affirmèrent les Protats.

Cette fois, ils n'hésitèrent pas à proclamer bien haut leur opinion. Le silence qu'ils avaient gardé sur leur croyance première les mettait d'ailleurs à l'aise pour exprimer leur conviction nouvelle. Violentement, les deux familles se jetèrent le nez de Gaston à la face.

La grand-mère Protat assura que ce profil tortueux ressemblait à celui de Louis XI. Il cessait d'être grec. Il fit une chute de dix-huit siècles dans l'histoire.

Autour de lui, dans les deux clans, les allusions sifflaient, comme les balles autour du drapeau. Mais ni les Tantôts, ni les Protats ne voulaient se reconnaître responsables d'une pareille difformité. Aux escarmouches, succéda la guerre ouverte.

Les repas solennels qui, plusieurs fois l'an, réunissaient Tantôts et Protats furent supprimés. On fêta l'anniversaire de la grand-mère Protat, artiste, par un déjeuner où les maronnes étaient de tradition et quo l'on appelait, par la force d'un usage si lointain qu'on n'en voyait plus le ridicule, "le déjeuner des Huitres". Le déjeuner des Huitres fut supprimé. Supprimé, le repas qui suivait la distribution des prix de l'infortuné Gaston. Supprimé, le dîner du jour de l'an. Les cadeaux aussi d'ailleurs.

Entre Protats et Tantôts, la haine éternelle des Montaigus et des Capulets s'alluma. Seulement, cette fois Roméo et Juliette ne s'étaient pas empoisonnés à temps : ils avaient un fils affublé du nez de Louis XI.

Cependant Gaston cessa de grandir. Il s'élargit. Son visage prit de la force et de l'ampleur. Les maxillaires gonflèrent les joues, accusèrent le menton. Des cheveux ondulés, bien servis, se dressèrent en flammes de punch au-dessus d'un front où la pensée modela ses nobles saillies. Une moustache régulière et brillante dessina au-dessus de sa lèvre deux arcs qui ressemblaient à de fins sourcils retournés les pointes en l'air. Enfin, le nez de Gaston lui-même s'amenda : une chair généreuse emplut la cavité qui courait du sommet à la pointe ; le petit os aux arêtes aiguës cessa de distendre un épiderme devenu civil. Ce nez, hésitant d'abord comme un candidat député qui cherche une opinion, s'affirma résolument aigle.

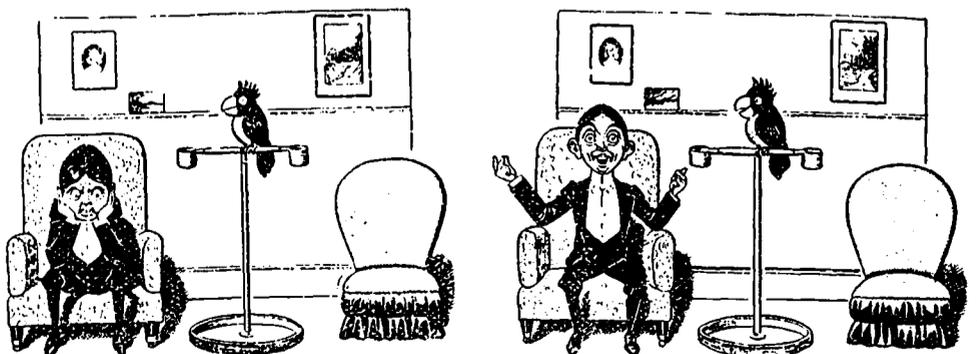
De nouveau, Gaston fut beau.

La grand-mère Protat, qui l'aperçut à un enterrement, — les familles fâchées ne se voient qu'aux enterrements, — le compara, avec les nobles courbes de son profil encadré dans l'opulente perruque, à Louis XIV jeune. Gaston avança de deux siècles dans l'histoire.

Alors, secrètement, les Tantôts et les Protats se reconnurent à nouveau dans ce visage ma'estueux. Entre gens de même lignée, ils avouèrent leur erreur passagère. Ils avaient brûlé un moment ce qu'ils avaient adoré : mais le Phénix renaissait de ses cendres !

Tout bas les premiers murmurèrent : "C'est décidément un Tantôt." Et les seconds : "C'est décidément un Protat." Ils en revinrent à leur posture première : ils triomphèrent en silence. Car, pour rien au monde ils n'eussent avoué tout haut leur erreur. L'entêtement dans la sottise est la force des médiocres.

UN MAUVAIS AMBASSADEUR



I
Boniface Lullôt. — Sapristi ! Je ne suis pas capable de me risquer à demander la main d'Emma. Comment m'y prendre...

II
... Mais, mais... voilà mon affaire. Je vais apprendre à Coco à dire : "Oui, Boniface, je vous aime." Il le répétera quand elle sera ici et de suite je m'écrierai : "Est-ce vrai, Emma?"...